

**"Entretien : Stéphane Audeguy",** recueilli par Julia Grawemeyer, [L'Essor](#), Newsletter of the Professional French Masters Program, University du Wisconsin, été 2006

*Julia Grawemeyer, étudiante au PFMP, a discuté avec l'auteur de La Théorie des nuages, Stéphane Audeguy, lors du passage de ce dernier à Madison en avril pour le déjeuner du printemps annuel du PFMP. A Ground Zero Coffee, rue Williamson, cet écrivain qui écrit depuis peu a partagé ses impressions de son art, de sa réussite, et du monde qui l'entoure.*

**A quel âge avez-vous commencé à écrire ?**

Dans mon cas j'ai commencé quand même très tard à écrire, je pense vers 35 ans. Mais à l'âge de 13 ou 14 ans je me suis dit « je suis écrivain ». C'était bizarre parce que je n'écrivais absolument rien, et donc je me sentais un peu idiot, parce que qu'est-ce que c'est qu'un écrivain ? Je me souviens que j'étais agacé par les gens qui disent « j'ai commencé à écrire 32 romans à l'âge de cinq ans et demi... » Moi j'ai jamais fait ça. Donc, j'étais dans une position étrange, j'ai commencé à 35 ans, très tard, et quand j'ai publié mon premier roman, j'avais 45 ans.

**Qu'est-ce qui vous a poussé à commencer ?**

Je pense qu'il faut... alors, ça c'est personnel... mais je pense que pour écrire, il faut être libéré de certaines peurs, et aussi il ne faut pas attendre. J'attendais d'écrire un roman parfait. Le mot en français : espérer, to hope et to wait, et en espagnol : esperar. Donc celui qui espère écrire un bon livre, il attend, mais il n'écrit pas. Donc il faut accepter d'écrire des livres pas bons. Et moi, comme je suis très lent, j'ai accepté ça très tard. Et donc quand j'étais désespéré, quand je n'étais plus dans l'espoir d'être écrivain, je me suis mis à écrire. Pour moi, le désespoir, c'est une très bonne vertu créatrice. On n'attend rien, et on fait les choses quand même. Voilà, on est dans le geste de création.

**Vous avez des régimes, par exemple : un jour, cinq pages ?**

Non, parce que j'ai un métier que j'aime beaucoup. J'enseigne. Ça prend beaucoup, déjà trois, quatre jours par semaine. Donc j'écris le reste du temps, quand je peux, quand j'ai envie, et puis je fais les grandes campagnes d'écriture l'été. J'écris plutôt dans ce régime-là.

**Une fois assis à votre bureau, est-ce que ça vient tout de suite ou est-ce que vous planifiez d'abord ?**

Je vous donne des exemples. Généralement ça vient d'une idée. Ce roman-là, sur les nuages, la première scène que j'ai écrite, c'était deux enfants qui marchaient sur une route, qui allaient à l'école, et c'était le matin de Hiroshima. Cette scène n'est pas au début du roman. Après je me pose les questions de composition. [...] Pour moi, l'écriture c'est facile. Ce qui prend plus de temps, c'est la méditation, la réflexion, pour construire le thème, pour construire la vision, et puis après les questions de composition.

**Qu'est-ce que vous avez fait comme formation ?**

J'ai fait de l'anglais d'abord, dans une classe préparatoire. J'ai fait donc de l'anglais — je voulais lire Shakespeare, uniquement ça. Ensuite, j'ai rencontré Robert Merle, et cet homme m'a conseillé de passer un an aux États-Unis. Donc je suis devenu teaching assistant. C'était déjà un truc qui m'intéressait, le mondial et tout ça. Qu'est-ce qui vous a choqué, qu'est-ce qui était inattendu, frustrant, en écrivant ce roman ? Ah, frustrant ? Rien du tout. Vous comprenez, en fait, vous connaissez l'expression de « l'angoisse de la page blanche » ? Moi j'y crois pas du tout à ça, mon problème c'était qu'elles étaient couvertes des écrits de mes prédécesseurs. Et donc moi, j'étais très content d'avoir une page blanche, je n'écris pas du tout de façon angoissée. Mais j'étais étonné parce que... il y a une scène de masturbation avec Virginie Latour dans ce livre, que j'ai écrit sans réfléchir, sans savoir pourquoi. Tout le monde m'en parle. Mais j'étais content parce que je me suis dit, j'ai écrit quelque chose de très bizarre, et je ne me suis pas autocensuré. Cette scène elle a un sens dans le roman très précis, et je ne suis pas d'accord pour dire qu'elle est inutile. Je ne suis pas du tout d'accord avec les gens qui m'ont dit « vous auriez dû l'enlever ». Elle a un rapport avec le reste du roman, le féminin, qui me passionne.

**Il paraît que vous avez fait beaucoup de recherches pour ce roman. Où est-ce que vous avez commencé ?**

J'ai commencé à la Mecque de la météo, à Londres, [...] pour des raisons historiques diverses. Essentiellement à Londres. Aussi avec l'idée d'être influencé par le monde anglo-saxon, américain, anglais, parce que je ne voulais pas faire un roman franco-français. Je n'aime pas le roman français psychologique actuel. La documentation, ce n'est pas un roman savant, scientifique non plus. C'est sortir des impasses du roman psychologique français.

**Quels sont vos commentaires sur la critique et le processus de faire publier votre livre ?**

L'accueil critique, c'est vraiment une grande joie, c'est très encourageant. Ça a permis de tenter d'autres choses, d'essayer d'avancer. Non pas de satisfaire le public pour vendre des exemplaires, ce n'est pas du tout ça, c'est d'essayer de rapporter un truc qu'on n'attendait pas, parce qu'en fait, un bon livre, c'est ce qu'on n'attendait pas. Si on écrit les livres pour satisfaire le public, on écrit des livres qui ont déjà été écrits. Dans le cinéma, ça me paraît évident. Un film qui marche immédiatement, ce n'est pas le signe que c'est un mauvais film, c'est le signe que c'est un film qui a déjà été vu par des gens, ils reconnaissent le film, ils ont déjà vu cent cinquante fois. Donc il faut du temps pour installer une œuvre. Gallimard m'a beaucoup aidé, m'a beaucoup fait de promotion. Ils sont extrêmement attentifs. C'était vraiment un plaisir. C'est bien que les gens sachent qu'on peut envoyer un roman par la poste, sans être recommandé par les gens, et être publié.

## En lisant, est-ce que le monde change pour vous ? En lisant des livres ?

Ah oui. L'idée que le livre c'est se couper de la réalité me paraît une idée absurde, complètement absurde. Les gens qui pensent que la poésie met les gens en dehors de la réalité, je leur dis que c'est le contraire. Il n'y a rien qui me remet le plus en contact avec ce qui est essentiel dans le monde que la poésie, et il n'y a rien qui vous écarte plus du monde qu'un livre de journaliste. J'ai énormément lu, autant que je pouvais, y compris les choses qui ne sont pas de la littérature. Pour moi, la littérature est une façon de vivre dans le monde, d'être plus attentif, d'avoir des antennes raffinées par la littérature. Donc effectivement, le plus beau compliment qu'on me fasse sur mon roman, c'est quand on me dit « je ne regarde pas les nuages de la même manière ». Alors là, je suis très content. Je me dis, j'ai rempli le but de la littérature -- c'est pas la littérature, c'est le monde. La finalité, c'est être au monde d'une façon meilleure.

### Dans *La Théorie des nuages*, la tension entre l'homme et la nature est très évidente.

Effectivement, je pense que la question des rapports entre l'homme et la nature est fondamentale dans mon écriture. Ça reste dans mon deuxième roman, et le troisième. La technique, c'est tout ce que l'homme invente pour essayer de maîtriser la nature. Il y a des choses immesurables dans la nature. La catastrophe. L'occidental est étonné de la puissance naturelle, il est rappelé à sa fragilité. Donc, je crois que c'est important, ces catastrophes, si je puis dire. (Là encore, est-ce que les Américains, avec la Nouvelle Orléans, le comprennent comme ça ? J'ai bien peur que non.) La France, quand elle a vu le tsunami, le peuple, il se souvenait de l'aspect positif... ils comprennent que le monde est un système clos. C'est toute l'idée écologique, si vous voulez. C'est une façon très cruelle de prendre conscience de la fermeture du monde, qu'il y a un seul monde, en fait. Est-ce que les Américains le vivent comme ça, je ne suis pas sûr. J'ai l'impression qu'ils le vivent comme un drame américain uniquement, et d'ailleurs, avec une polarisation noir-blanc, à l'intérieur de la gestion de la catastrophe, ce qui est terrible.

### Quels sont vos projets pour l'avenir ?

Moi, en fait, j'ai eu beaucoup d'articles critiques très attentifs à mon travail, ça m'a fait mieux comprendre ce que je faisais. De sorte que je me suis aperçu que le deuxième roman est en fait la suite du premier, et le troisième, la suite du deuxième. Ce qui fait une sorte de trilogie sur les rapports entre les hommes, la technique et la nature. Mon deuxième est un roman historique qui se passe dans le 18ème siècle, dans lequel un homme fabrique les automates. Mon troisième parlera de l'espèce humaine comme une espèce marchante. Ça se passera dans le rift en Afrique. J'irai au Kenya bientôt pour travailler sur un nouveau roman.

---

Ce premier roman de Stéphane Audeguy présente une sélection de personnages divers. *La théorie des nuages* se compose de parties qui alternent entre l'intrigue principale, qui se passe de nos jours à Paris, et de récits qui expliquent l'histoire de l'étude des nuages depuis sa conception. Virginie Latour, bibliothécaire du célèbre couturier Akira Kumo, « n'a bien évidemment, de toute sa vie, jamais pensé aux nuages ». Pourtant, elle devient, comme le lecteur de *La Théorie des nuages*, plus sensible à la partie particulière du ciel qui enveloppe l'espace où elle se trouve à n'importe quel moment. (Installée au fond d'un café madisonien, je souris en entendant sur la chaîne stéréo de la maison, en ce moment, la chanson « Get Off of My Cloud » des Rolling Stones.) Le lecteur de ce livre imite en effet l'expérience de Virginie; comme cette jeune bibliothécaire, nous faisons la connaissance d'Akira Kumo, qui, petit à petit, nous dévoile l'histoire des nuages en petits extraits. Au départ, ni Virginie Latour ni le lecteur ne sait à quoi s'attendre, mais au fur et à mesure, le personnage d'Akira Kumo et les éléments importants de l'histoire des nuages se révèlent.

La recherche constitue une grande partie de ce roman. Audeguy nous présente le travail de Luke Howard, qui a développé la terminologie qui s'utilisera partout au monde pour discuter des nuages avant la fin du 19ème siècle, ainsi que beaucoup d'autres chercheurs, qui s'introduisent petit à petit le long du roman. Audeguy offre au lecteur des morceaux d'idées qui contribuent à l'intrigue mais qui font surtout arrêter le lecteur. Goethe, par exemple, nous fait considérer que « le cerveau des hommes a la forme des nuages, et qu'ainsi les nuages sont comme le siège de la pensée du ciel; ou alors, que le cerveau est ce nuage dans l'homme qui le rattache au ciel ». Les observations de ce genre, surtout celles de vrais personnages historiques, fonctionnent comme de petites peintures installées dans le musée de ce roman. L'auteur présente son histoire à plusieurs vitesses. A un certain moment, Audeguy raconte en détails intimes les échanges de Virginie Latour et Akira Kumo entre les rayons de ses documents. Ailleurs, le narrateur explique des mouvements importants pour son observation narrative de l'histoire de l'étude des nuages — par exemple, l'emploi de la météorologie par les industriels européens, pour savoir quand viendraient les tempêtes qui pourraient menacer leurs usines et toitures, nouveautés d'époque. L'intertextualité est un aspect frappant de ce livre. On voit une dynamique entre *Sur la modification des nuages* de Luke Howard, *Sky Studies* de Carmichael (1812), Recherches météorologiques de Forster, et même le *Times*, qui a publié en 1860 son premier bulletin météorologique. L'intrigue dépend beaucoup de la recherche, lancée par Akira Kumo, d'un texte qui l'obsède depuis longtemps : l'unique exemplaire du « protocole Abercrombie ». Les lieux divers de *La Théorie des nuages* sont aussi multiples. On passe du balcon de Kumo dans une rue de Paris, au paysage de Hampstead, à Hiroshima où la bombe atomique vient d'exploser. Audeguy cultive un regard attentif, même tendre, sur les désastres naturels. Il énumère les répercussions météorologiques de l'éruption du volcan de Krakatoa en 1883 en Indonésie, ainsi que les maintes façons dont un être humain peut périr à cause de ce genre de phénomène. « Le ciel n'est pas un objet, c'est un milieu, et un milieu sauvage » a observé Carmichael, un des personnages du livre et peintre de nuages. Stéphane Audeguy navigue ce milieu sauvage du ciel d'une manière astucieuse et bien orchestrée. — **Julia Grawemeyer**